

UN ÉDUCATEUR BIEN COMME IL FAUT

Jean DUPONT

Ses parents étaient d'origine modeste. Quand il eut obtenu ses diplômes, il se destina à l'enseignement : sans doute parce que le métier lui plaisait, et aussi peut-être parce qu'il n'avait pas tellement le choix. Peu importe pour la suite de notre histoire.

Les premières années de son métier, il les consacra entièrement à s'instruire des subtilités d'un métier au demeurant fort difficile. Il avait acquis une certaine aisance dans l'art d'enseigner quand, par le jeu du hasard, il fut instruit des choses de l'école nouvelle. Comme il était jeune et qu'il y avait en lui un potentiel de forces à épuiser, il décida d'y adhérer. Il se lança de toutes ses forces dans cette aventure et y milita des quatre fers. A force de réunions, de stages et de colloques, il obtint vite au sein de ce mouvement une notoriété qui pouvait faire dire de lui qu'il avait pleinement réussi.

Marié entre temps, il eut charge de famille.

Entièrement dévoué au bonheur des enfants des autres, il négligea parfois les siens ; il en avait parfois conscience et scrupule, mais il se donnait bonne conscience en se disant, qu'éducateur évolué, ses enfants tireraient bonheur et profit de l'éducation qu'il saurait parfois leur dispenser. Entendant parler de ses collègues qui opéraient avec autorité et parfois violence, il secouait gravement la tête, réclamait des tribunaux pour ces gens-là, mais il les oubliait bien vite pour continuer à

rendre heureux dans sa classe à lui, les enfants à lui confiés.

Quelquefois, il lui arrivait de s'interroger sur l'avenir des enfants qui sortaient de sa classe. Il était contre l'industrie, la société de consommation et l'esclavage qu'elle imposait aux hommes. Aussi, quand il considérait la réussite sociale de ses anciens élèves, pour plusieurs dizaines absorbés par l'industrie, il en trouvait toujours un qui avait réagi et qui avait échappé au système. Cela lui suffisait pour conclure que ses enfants à lui n'étaient pas comme les autres et que lui était dans la bonne voie.

Il était contre les groupes scolaires, prétendant que ceux-ci créaient des conditions de vie concentrationnaires et inhumaines pour l'enfant.

Pourtant, quand ses enfants à lui furent en âge de fréquenter le second degré, il abandonna son poste de campagne pour aller à la ville. Là, enseignant dans un grand groupe, il eut le courage, car il y avait de la ressource en lui, de pratiquer, au milieu d'autres collègues, critiques ou indifférents, les techniques de l'école nouvelle.

Il pensait en effet que nombre de ses collègues n'avaient pas réalisé, ou qu'ils n'étaient pas engagés à cela, et à ce propos, il lui arrivait d'avoir des paroles fort amères envers les syndicats qui patronnaient ces collègues et leur masquaient la vérité en les engageant dans des courses aux indices

et autres balivernes. Mais changer cet état de choses lui paraissait chose si ardue qu'il préférerait s'en tenir au mépris et à l'ignorance de ces gagne-petit.

Parfois, les secousses de cette société l'obligeaient à porter ses yeux ailleurs que dans sa classe. A ce moment, il trouvait les choses tellement mal faites qu'il se serait volontiers engagé dans une action politique. Seulement, et les partis politiques en cela l'aidaient, il trouvait les dits partis tellement mal faits eux aussi qu'il ne pouvait se résoudre à en choisir aucun.

Néanmoins, il se croyait de gauche et s'affirmait comme tel. Il ne manquait pas une occasion de préciser qu'il pratiquait une pédagogie révolutionnaire, qu'il souhaitait ardemment la révolution, mais qu'il laissait aux gens des partis le soin de la faire, son rôle à lui étant de préparer des citoyens qui sauraient l'assumer.

Les gens au pouvoir, qui voyaient en lui et autres gens de sa race des éléments fort remuants, éventuellement dangereux, préféraient les laisser s'épuiser en discours et recherches sur la pédagogie. Il leur arrivait même, quand ça les arrangeait, de mettre en valeur quelques-unes de leurs idées ce qui lui donnait à la bouche un goût de victoire et la sensation qu'il faisait évoluer les choses.

Fort heureusement, ses propres enfants lui donnèrent satisfaction. Tous entrèrent dans l'enseignement secondaire ou dans les professions libérales, échappant au rôle de collaborateur de la grande industrie, chose qui l'aurait fort contrarié.

Pourtant, quand il considérait la réussite sociale de ses enfants et les injustices de ce monde, il en était profondément conscient et indigné. Aussi ne manquait-il pas une occasion de

signer une pétition destinée à rappeler aux grands de ce monde qu'il y avait des choses non permises, des limites à ne pas dépasser et que lui et ses camarades ne toléraient pas...

Toujours préoccupé de sa classe et de pédagogie, il atteignit l'âge de la retraite sans s'en rendre compte. Comme il était encore dynamique, il put se consacrer quelque temps encore au mouvement d'école nouvelle qui avait joué un si grand rôle dans sa vie. Puis un jour, dépassé par les idées de son propre mouvement qui évoluait sans cesse, il préféra se retirer et il milita alors dans diverses sociétés locales où il fut fort apprécié.

Finalement, un jour, il lui fallut envisager de se préparer pour le grand voyage. Comme il était fort ordonné, il décida de se préparer pour un éventuel jugement.

Il classa les différentes actions de sa vie en quatre principaux dossiers : famille, amis, éducation et société.

Tout bien réuni et tout bien pesé, le dossier famille lui sembla satisfaisant.

Le dossier amis était lui aussi suffisamment fourni pour paraître acceptable.

Le dossier éducation était si lourd qu'il ne put s'empêcher d'avoir un sourire de satisfaction.

Toutefois, le dossier société restait désespérément vide. Il décida alors de fouiller dans sa vie pour y trouver des pièces à introduire. Il s'aperçut alors qu'il avait parlé... encore parlé... beaucoup parlé... mais qu'il avait peu agi.

Alors, derrière lui, se dessina un énorme point d'interrogation.

Jean DUPONT
La Frette
71 - Montret